

Monsieur, c'est odieux cela. Et la loi française doit mettre à l'abri de semblables attentats contre l'honneur et la liberté !..

M. Marais avait écouté Pierre de Sauves sans l'interrompre.

Cette colère indignée, profonde et vraie, n'était pas pour lui déplaire, à lui qui croyait à l'honorabilité parfaite de celui qu'on accusait.

—Patience, monsieur, lui dit-il, vous saurez tout ce qui vous est reproché. Mais à chacun son rôle.

—Alors, monsieur, faites-moi conduire au plus tôt vers ce juge. Je ne saurais supporter plus longtemps l'épouvantable situation qui m'est faite.

—Conduisez monsieur chez M. de Courneuve, dit-il.

M. Marais savait maintenant ce qu'il voulait. Il avait vu la physionomie de Pierre.

Il avait entendus ces paroles. Son regard, sa colère, son attitude, tout, dans l'ingénieur, était correct, vrai, exempt de peur ou de forfanterie.

M. de Sauves était honnête homme à la conscience tranquille, ne se doutant pas de l'horrible accusation qui pesait sur lui.

—Pourvu que ce juge ne s'entête pas à nier la vérité et n'aille pas le vouloir coupable à tout prix, murmura-t-il pendant que Moreau amenait M. de Sauves.

IV.—FATALITÉS

M. de Courneuve, un passionné à froid si jamais il en fut, avait déclaré à M. Marais qu'il interrogerait M. de Sauves dès son arrivée.

Cette affaire, mystérieuse par bien des côtés ; le cadavre de cet homme retrouvé au fond de ce bassin ; le désespoir de sa jeune femme, mère depuis quelques jours à peine, l'enterrement qui devait avoir lieu le lendemain, dès qu'aurait été produite la confrontation avec la victime, tout cela émouvait Paris au suprême degré.

Dans cette situation, de quel honneur ne serait pas pour M. de Courneuve une affaire sagement dirigée, une instruction complète au bout de laquelle, écrasé par d'irréfutables déductions, l'accusé avouerait son crime ?

Déjà les journaux du soir avaient parlé de l'arrestation de M. de Sauves à Calais, sur le paquebot même qui l'emportait en Angleterre.

Déjà les éloges pleuvaient à l'adresse de ce juge clairvoyant et énergique qui ne s'était pas amusé aux bagatelles de la porte, et avait su faire arrêter l'inculpé avant sa fuite.

—Enfin, monsieur, dit Pierre de Sauves en entrant, me direz-vous ce qu'on me veut ?

Ainsi que l'avait fait M. Marais, le magistrat devisageait Pierre.

Mais il ne le connaissait pas.

Il le voyait pour la première fois, et cette physionomie allumée de colère, aux yeux indignés, aux traits durcis par la révolte, ne lui dit rien de bon au premier abord.

Seuls, ses cheveux noirs légèrement frisés au-dessus du front attirèrent l'attention du juge.

Evidemment, c'étaient les mêmes que ceux trouvés dans la main de Georges Chaniers.

A cela il n'y avait point de doute possible.

—Veillez, monsieur, répondit-il en pesant ses mots, parler moins fort, et ne pas oublier que vous êtes en présence d'un magistrat. Ces violences en général aggravent les affaires et ne les ont jamais arrangées.

—Aggraver mon affaire !.. répéta Pierre exaspéré, et ayant toutes les peines du monde à se contenir. Mais je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire.

—Je vais m'expliquer. On a retrouvé M. Chaniers.

Pierre oublia tout, et poussa un cri de joie :

—Enfin ! s'écria-t-il. Ah ! mon Dieu ! Pourquoi me l'a-t-on caché si longtemps ! C'est cruel, cela ! Chère Adèle !..

Il pensait en effet à sa sœur, ne se rendant compte de rien, sinon qu'elle n'était plus malheureuse, que ses angoisses et ses douleurs étaient oubliés auprès de celui qu'elle aimait.

M. de Courneuve, attentivement l'observait, et

trouvait que toutes les paroles de l'ingénieur sonnaient faux.

—Je l'ai cru plus fort, pensa-t-il.

Mais tout à coup, Pierre se demanda comment Georges retrouvé pouvait être la cause de son arrestation.

Que se passait-il ?

Dans les lointains de sa pensée encore confuse, une lumière se faisait, s'approchant, grandissant, mettant une goutte de sueur à la racine de chacun de ses cheveux, le remplissait de désespoir et de terreur.

Il leva sur le juge des yeux affolés, indécis, tremblants, semblables aux yeux d'une bête qu'on traque, et cela juste au moment où M. de Courneuve l'examinait plus attentivement que jamais.

—Mon Dieu !.. murmura-t-il, est-ce possible ! Et si fort fut le coup qu'il tomba sur une chaise comme mort, sans forces, presque sans mouvement.

Le juge fit deux pas vers lui, très pâle lui-même. —Alors, dit-il, vous avouez que c'est vous qui avez assassiné Georges Chaniers, et que vous avez jeté son corps dans le bassin de l'usine ?

Mais Pierre était déjà debout.

—Assassiné Georges ?.. Moi !.. s'écria-t-il. Allez donc, est-ce que c'est croyable cela ?

—Alors vous le niez.

—Si je le nie !.. Mais est-ce que c'est seulement possible ? Je suis un honnête homme d'abord ; ensuite Georges était mon ami, mon frère, le mari de ma sœur que j'adore... le seul être avec qui elle puisse être heureuse ! Et vous dites qu'il est mort ! Miséricorde, mais elle va en mourir aussi ! Ah ! Seigneur, qu'avons-nous fait pour être si malheureux tous les deux !

Et une fois de plus, Pierre oubliant sa situation cruelle pour ne penser qu'au désespoir d'Adèle, tomba les coudes sur une table, et éclata en sanglots, la tête cachée dans ses mains.

M. de Courneuve laissa se calmer cette douleur, qu'il considérait en artiste, la trouvant supérieurement jouée, puis au bout de quelques instants :

—A quelle heure avez-vous reçu au Havre le jour de la Pentecôte, la nouvelle que Mme votre sœur commençait à souffrir ?

M. de Sauves releva son visage encore couvert de larmes.

—A cinq heures environ, dit-il ; peut-être cinq heures et demie.

—Comment, si tard, puisqu'elle vous a été envoyée à deux heures ?

—J'étais sorti, quand je suis rentré, ma belle-mère, Mme de Lavarande, me l'a remise.

—Où étiez-vous allé ?

Pierre eut un mouvement de révolte.

Entrer ainsi dans sa vie...

Une pensée le retint, il appartenait à la justice, à tort ou à raison, mais il lui appartenait et n'avait pas le droit de lui résister.

—Je voulais chercher à voir quelques personnes avec lesquelles j'espérais nouer des relations pour notre industrie.

—Le jour de la Pentecôte... c'est peu probable.

—C'est ainsi, cependant.

—Alors, en rentrant qu'avez-vous décidé ?

—Mme de Lavarande voulait m'empêcher de partir me disant que je pouvais manquer le train, j'ai perdu un temps précieux à discuter avec elle, puis enfin, je l'ai quittée.

Mais, je n'ai point trouvé de voitures à Sainte-Adresse qu'habite ma belle-mère.

—Il y a un omnibus.

—Oui, mais ils étaient tous bondés de monde. J'ai dû faire le trajet à pied ou à peu près.

Quand je suis arrivé à la garge du Havre, le train venait de partir.

—Celui de six heures ?

—Oui.

M. de Courneuve regarda quelques notes et quelques dépêches étalées sur son bureau.

—Des renseignements sûrs, dit-il, affirment que vous n'avez pas manqué ce train, ainsi que vous le prétendez, et que vous êtes arrivé vers onze heures à la gare Saint-Lazare.

—Non, monsieur le juge, j'y suis arrivé à trois heures du matin à peu près.

—Nous éclaircirons tout cela plus tard. A la gare Saint-Lazare, vous avez pris une voiture ?

—Oui.

—Avez-vous conservé le numéro ?

—J'étais trop préoccupé pour songer même à le regarder.

—Pourquoi ces préoccupations si intenses ?

—Ma femme était morte de couches. J'adore ma sœur que j'ai élevée. J'avais peur de la voir disparaître comme l'autre.

Une imperceptible émotion faisait trembler la voix de Pierre.

M. de Courneuve ne sembla pas le voir, et continua :

—A quelle heure êtes-vous arrivé à Belleville ?

—Je ne le sais pas, il faisait à peine jour.

—Le cocher vous a-t-il conduit jusqu'à la porte de la maison ?

—Non, jusqu'au boulevard de la Villette seulement. Il remisait dans ces parages, et il n'a pas voulu aller plus loin.

—Expliquez-moi pourquoi vous êtes arrivé chez madame votre sœur avec vos vêtements souillés de boue, déchirés, en lambeaux ; et vous même dans un état de surexcitation tel que vous avez causé une terreur épouvantable à la femme de chambre, Mlle Suzanne Vergnes.

—Quelle exagération !.. En montant la rue de Belleville, j'ai butté contre un échafaudage que je ne voyais pas, et je suis allé rouler dans une flaque d'eau amassée au pied d'une maison en construction. Quant à mes vêtements, ils étaient élaboussés et souillés, c'est possible, mais non déchirés, je l'affirme.

—On le vérifiera. Et votre exaltation ?

—Elle n'existait pas. L'angoisse me dévorait, oui certes, mais c'était tout !

En entrant dans la maison de ma sœur, je la trouvai si calme, tellement silencieuse qu'elle me parut contenir la mort. Je les connaissais ces silences que rien ne trouble dans les veillées funèbres... J'y étais passé... Il me semblait que c'était pareil. Oui, j'étais bouleversé, je l'avoue, mais pas exalté.

Depuis un instant, M. de Courneuve considérait les mains de Pierre de Sauves : des mains très blanches, fines et longues, mais qui devaient être d'une force nerveuse extraordinaire.

Ses yeux tombèrent sur une éraflure profonde encore visible sur le pouce de la main droite.

On eût dit une morsure.

Pierre qui suivait le regard du juge et paraissait lire dans sa pensée, se troubla énormément.

—Qu'est-ce que c'est que cette chose-là ? fit le magistrat en désignant la tache rouge à peine cicatrisée.

Ces soupçons si clairs et si outrageants, ces questions qui blessaient le malheureux comme si on lui eût passé un fer rouge dans les chairs, le juge ne les dissimulait même pas.

Quelle douleur !.. Quelle honte !..

A quoi alors lui avait servi sa vie si pure, son caractère si droit, l'accomplissement si rigide de tous ses devoirs, pour qu'à la plus petite occasion, il fût ainsi flétri et soupçonné d'un crime que le dernier des misérables eût hésité à commettre ?

—Vous ne me répondez pas ? insista M. de Courneuve. Vous ne le pouvez peut-être pas ?

—Pourquoi, monsieur le juge, et que croyez-vous donc ?

—Ce n'est pas à vous de m'interroger ; répondez.

—Je me suis blessé au pouce, en essayant de démouler un de nos modèles qui adhérait à la fonte.

—En présence de quelques-uns de vos ouvriers ?

—Non, j'étais seul.

M. de Courneuve sourit.

—Vous n'avez pas de chance, dit-il.

Pierre faillit laisser voir son exaspération.

Il se souvient à temps que la violence n'a jamais convaincu personne et se contint.

—Voulez-vous me dire pourquoi vous n'avez pas fait à la police la déclaration de l'absence de M. Chaniers ?

Il ouvrit la bouche.

Il allait dire qu'il croyait Georges chez Jeanne Descours, et pourquoi il le croyait.

Le regard froid, sceptique et prévenu du magistrat, arrêta les paroles sur ses lèvres.